





Evelyne Bauer – Geneviève Boyer

## Les saisons de la mémoire

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-2376-1

© Evelynne Bauer – Geneviève Boyer

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Les auteurs sont seuls propriétaires des droits et responsables du contenu de ce livre.

## Prologue

Mémoire, quand tu resurgis hors des abysses, tu ne nous quittes plus.

Les années filent, les jours s'effacent, la vie suit son cours. Et puis, un jour d'orage, les souvenirs affleurent.

Un jour, mémoire, tu m'as rattrapée.

Un jour comme tous les autres, je n'ai pu résister.

# 1

Si ce n'est pas le printemps ça y ressemble beaucoup ! J'ai vu les milans noirs édifier leurs nids dans les arbres pas encore feuillus de Bourgogne ; j'ai vu les prés se couvrir de primevères, de pâquerettes, de véroniques et autres plantes fleuries aux noms savants oubliés voire jamais appris ; j'ai vu les arbres fruitiers de la vallée du Rhône parsemer les côteaux de blanc et de rose ; j'ai respiré l'air embaumé des parfums du renouveau ; j'ai apprécié la caresse du soleil sur mes bras dénudés et j'ai découvert ce matin l'eau enfin tombée, après deux mois secs, geler dans les soucoupes et les seaux abandonnés dans le jardin. Pas de doute, le printemps est bien là, mais l'hiver résiste encore, un peu.

L'arbre a plié, craqué... mais ne s'est pas déraciné ! L'autoroute est chargée en ce début septembre. Le ciel, bleu au départ, s'est obscurci, d'un coup. Des nuées noires se sont bousculées d'abord à l'horizon, du côté des Alpes, puis le long de la vallée de la Durance. Une lumière dorée dans notre dos couvre les champs d'une lumière étrange alors qu'un

gouffre noir enserre tout devant nous ! Un vent violent a secoué la nature et la voiture. Des feuilles arrachées aux arbres se sont collées sur nos vitres avant de s'échapper de la carrosserie en une danse macabre.

Il a dit : « il va pleuvoir ! »

C'était un euphémisme : ce n'était pas de la pluie, c'était une tornade, une tempête, un vrai déluge. De grosses gouttes s'écrasèrent sur le parebrise bientôt suivies de grêlons passant de la taille d'une lentille à celle d'une bille. Nous avons arrêté la voiture sur la bande d'arrêt d'urgence, comme tous les véhicules devant et derrière nous, phares allumés, petites lucioles dans la noirceur d'un jour déguisé en nuit. Le vent joua longtemps avec les arbres, pliant leurs branches, arrachant leurs feuilles et au bord de l'autoroute, ce jour-là, l'arbre a plié, a crié, a craqué. Une cacophonie au rythme endiablé.

Et brusquement, un grand silence...

La grêle a cessé, s'est transformée en pluie de plus en plus fine, le vent a chassé les nuées, les arbres bousculés n'ont pas cédé et se sont redressés, l'orage est passé, il ne nous a pas emportés.

Plus tard, en me remémorant cette journée, je regretterai de n'avoir pas senti le souffle annonciateur de la catastrophe. De n'avoir rien anticipé. L'eau était venue, avait testé notre résistance avant de revenir pour son funeste festin.

L'automne au mois de mai... ce n'est pas la première fois ! Les journées s'enchaînent, les saisons filent, se décalent, échappent à notre envie de repères, de routine, d'ordre. Vive le désordre. Il fait froid ! Il fait humide ! Et bientôt, nous nous plaindrons du manque d'eau, de la canicule et des moustiques... Ils arrivent !

Temps maussade, peu d'embrassades, peu d'envies, pas de folies. La météo gouverne, mon humeur est terne, le jardin m'appelle, je résiste. Le vent souffle, m'époustoufle, me renverse, me bouleverse, une controverse : sortir ou rester ? Pour quoi faire ? Parenthèse d'attente entre plusieurs rendez-vous. J'attends quoi, je ne sais pas. Peut-être le retour du soleil, du ciel bleu, des certitudes, du changement ou pas. J'attends encore et puis je sors... un livre ! Pas un de ceux qu'il a écrit. Un autre ! Et la journée s'achèvera parce que c'est ainsi : il faut un début et une fin !



Avant de sombrer dans le monde des rêves ... Je lis, je lis, je lis. Fermer les volets, vérifier que la porte est close. Dire bonsoir au chat, au ciel, aux étoiles, à la lune. Lire, lire avant de sombrer dans le monde des rêves... Fous... Et chaque soir, c'est ainsi. Pour moi, on ne sombre que la nuit dans le monde des rêves. Mais lui ne pense pas comme moi !

Aujourd'hui, le soleil a dessiné un glyphe sur le mur... et bien sûr je l'ai laissé faire. C'était si beau. Je n'ai pas cherché à en trouver le sens. J'ai laissé le secret au dieu soleil. Ce dieu seul, savait à qui il s'adressait. Moi, j'étais fascinée, mais aussi préoccupée par le quotidien qui me happait. J'avais envie de tout envoyer balader. C'est pourquoi, je trainais sur la terrasse à ne rien faire et à laisser faire.

Je pense à lui et à cet air de bossa nova qu'il aime tant... Et me voilà à rêver d'un ailleurs auquel je n'aurais pas pensé. Il m'avait demandé si j'aimais cet air ! Je n'avais pas répondu trop incertaine encore ! Le rejoindre pour le lui dire ? Le rejoindre ? Il m'a laissé son adresse ! Un coin perdu ! A-t-il dit. Je t'y attends !

Je retiens mon souffle, face à cette pensée mais aussi, parce que dans le jardin, sur mon petit potager, se tient un paon, majestueux, superbe. Il croque allégrement un chou planté par le vent. Ce paon va de jardin en jardin, réfugié d'on ne sait où. Il s'installe et tous, nous le laissons faire, tant il est beau. Si j'ai retenu mon souffle, c'est que je ne voulais pas qu'il s'envole, qu'il fuit, je voulais l'admirer encore et encore ! Le temps de l'instant, dans ce souffle retenu, il était là le bonheur !

La nuit fut transpercée par le cri déchirant d'un être ou d'une chose indéfinissable. Un homme, une femme ou autre chose ? Je ne dormais pas. Je lisais allongée sur mon lit. Le cri venait-il du personnage de l'histoire ? Mon esprit totalement immergé dans le récit aux nombreux cadavres et monstres mythiques avait-il occulté mes sens au point de me troubler ainsi ? J'ai posé le livre, me suis relevée et j'ai ouvert la fenêtre. La pleine lune étincelait derrière la moustiquaire. Les lampes urbaines ouvraient des brèches sur les ombres de la rue. Un flot d'images m'envahit : le tableau de Munch, le chien d'un proche voisin qui hurle à la mort au moindre passage d'un véhicule de pompier ou d'une ambulance à la sirène lancinante, un enfant

en colère, une personne blessée, un oiseau fusant sur sa proie, un ciseau attaquant un bloc de pierre, une hache fracassant un billot de bois, une scie grinçante, une craie sur un tableau noir, mes dents crissant les unes contre les autres, la foudre frappant un pylône électrique... J'ai tendu l'oreille à l'écoute de la nuit. Le cri déchirant n'est pas revenu. Seuls les vrombissements d'une moto s'éloignant du rond-point en bas de la colline et le crissement des pneus sur l'asphalte, signe d'une vitesse excessive, crevèrent le silence. Le lendemain matin, en passant devant la pharmacie, j'eus la surprise de découvrir sa vitrine défoncée, un vigile en faction téléphone à l'oreille et les yeux aux aguets, des rubans rouges et blancs empêchant quiconque de pénétrer sur les lieux. Des brisures de verre et de métal arraché jonchaient le sol. Pas de sang ni de cadavre, juste les résidus d'un accident. Était-ce cela mon cri déchirant au cœur de la nuit ?

Le vent sur les bambous, l'avion dans le ciel, tout bouge aux alentours, sauf moi. Je suis enfoncée dans une bourbe collante et n'arrive pas à en sortir. Je me suis posée sur la terrasse. Il me faut un signe, quelque chose pour m'aider à réagir, pour sortir de cette apathie gluante. Je lève les yeux et suis la trace de l'avion, traîne qui s'efface, disparaît par